

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE DISTRIBUTION

PRÉSENTE



T I L O K O T O

UN FILM DE **SOPHIE BACHELIER** ET **VALÉRIE MALEK**
AVEC **YANCOUBA BADJI**

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE DISTRIBUTION PRÉSENTE
UNE COPRODUCTION DAMU ET D'EAU FRAÎCHE SOPHIE BACHELIER ET 3B PRODUCTIONS RACHID BOUCHAREB
PRODUCTRICE DAMU ET D'EAU FRAÎCHE SOPHIE BACHELIER PRODUCTEUR EXÉCUTIF EN TUNISIE JULIEN HECKER AUDIMAGE
PRODUCTEUR EXÉCUTIF AU SÉNÉGAL JOSEPH GAYE RAMAKA GORÉE CINÉMA IMAGE SOPHIE BACHELIER
SON VALÉRIE MALEK MONTAGE ELIF ULUENGİN MIXAGE JULIEN PÉREZ MUSIQUE ÉRIC NEVEUX



DOSSIER DE PRESSE



SYNOPSIS

Pour le Casamançais YANCOUBA BADJI, le voyage vers l'Europe s'arrête brutalement dans le Sud tunisien après avoir tenté quatre fois la traversée de la Méditerranée depuis les côtes libyennes. Un an et demi « d'aventure » sur les routes clandestines où il faillit maintes fois perdre la vie. TILO KOTO, c'est l'histoire d'un homme brûlé dans sa chair et son âme par un enfer qu'il sublimera par la peinture.

GENÈSE DU FILM

En juin 2017, les réalisatrices Sophie Bachelier et Valérie Malek sont alertées par le docteur Mongi Slim, responsable régional du Croissant-Rouge tunisien : « À Médenine [à quelques kilomètres de la frontière libyenne], le centre Al Hamdi est débordé, les jeunes affluent, ils fuient la Libye. Il faut venir recueillir ces témoignages terribles. »

Mi-juillet 2017, dans le Sud tunisien, nous sommes en repérage. Dans un quartier excentré de Médenine, un immeuble de quatre étages accueille près de 300 « migrants vulnérables » qui vivent entre des couloirs sombres et des chambres exiguës. La plupart d'entre eux ont été récupérés en détresse par la marine tunisienne, après avoir tenté la traversée de la Méditerranée depuis les côtes libyennes. Tous sont animés par une même volonté : rejoindre l'Europe.

Nous les écoutons. Ils nous décrivent les réalités économiques de leurs pays, la mauvaise gouvernance de leurs dirigeants, la corruption, les difficultés rencontrées pour obtenir un visa et leur décision de prendre la route pour subvenir aux besoins de leurs familles.

Au long de « l'aventure » de pays en pays, puis en Libye, tous ont été victimes de rackets organisés, de tortures, d'esclavage. Mais par delà leurs souffrances physiques et psychiques, ils veulent témoigner de ces trafics d'êtres humains sur les routes d'Afrique et dans le chaos libyen. Pour parler de cette traite internationale, nous choisissons d'articuler le film autour d'un seul homme dont le témoignage est particulièrement fort : YANCOUBA BADJI, Casamançais.

Menacé par les escadrons de la mort du dictateur Yahya Jammeh, YANCOUBA BADJI fuit en août 2016 la Gambie où il travaillait depuis

dix-sept ans dans son atelier d'installation frigorifique. Le départ se fait dans l'urgence. Il vend son matériel, confie l'argent à un ami et prend la route de l'exil à partir de Tambacounda au Sénégal. YANCOUBA BADJI rejoint en bus Bamako, au Mali, traverse le Burkina Faso jusqu'au Niger. En route, il n'échappe pas aux multiples rackets et tortures. Depuis Agadez, il traverse le vaste désert. Abandonné par son passeur, il finit par rejoindre la Libye où il vivra neuf mois d'horreur, de camps de rétention en prisons... Vendu, contraint d'enterrer les corps de ses camarades torturés, il essaie de fuir en tentant, en vain, la traversée de la Méditerranée vers l'Italie. La quatrième fois, le 27 mai 2017, son Zodiac est récupéré par la marine nationale tunisienne avec 125 autres passagers dont Rose-Marie qui ne survit pas aux sévices subis en Libye et décède dans leur embarcation de fortune.

Reclus dans sa chambre durant quatre mois, au centre d'accueil de Médenine, YANCOUBA BADJI est effrayé à l'idée de sortir. Ses yeux, brûlés par le soleil du désert et de la mer, craignent la lumière. Viendra le moment où il devra prendre une décision cruciale : traverser la mer, cette fois via le Maroc, ou rentrer au pays les poches vides. En attendant, il lutte pour sa survie. En novembre 2017, nous revenons filmer, un mois entier, à Médenine et Zarzis où il cherche des petits boulots journaliers.





VIOLS À LA PRISON DE ZAVIA (Libye), Yancouba Badji, huile sur toile, 100 x 58 cm, 2018.

"Au-delà d'une qualité d'exécution indéniable, maîtrisée, directe et poignante, la peinture de Yancouba Badji est un des premiers témoignages artistiques et vécus de l'enfer des migrants de la Méditerranée, un témoignage précieux, rare, urgent, vital et fiévreux. Mais si l'oeuvre de Yancouba Badji est une oeuvre de résilience, elle donne aussi et surtout à voir la peinture prometteuse d'un artiste émergent, brillant et singulier."

Marie Deparis-Yafil, commissaire d'exposition, galerie Piasa, 2019.

LA PEINTURE DE YANCOUBA BADJI

Comment raconter ce que les mots peinent à décrire de l'enfer des prisons et des camps libyens ? Des scènes que les « camarades¹ » appellent le « petit quotidien » : tortures, travaux forcés, traite, viols, mises à mort, « lancements² » des Zodiac...

« De la peinture à l'huile et des pinceaux. » Telle est la réponse immédiate de YANCOUBA BADJI quand nous lui demandons ce que nous pouvons lui ramener de France. Il veut laisser des traces, transmettre son histoire. Il ne s'arrête plus de peindre et montre ses tableaux

à ses camarades en Tunisie. Peu à peu, il abandonne l'idée de retraverser la mer pour rejoindre l'Europe et élaborer un projet qui redonne un sens à sa vie : retourner au Sénégal et peindre pour informer la jeunesse africaine des dangers de la route clandestine.

Avec le soutien de notre producteur Rachid Bouchareb, nous le retrouvons dans sa famille, en Casamance. YANCOUBA BADJI continue de peindre. De village en village, il montre ses tableaux afin de sensibiliser les habitants aux dangers de la route clandestine.

Avec la somme d'argent donnée par l'organisation

internationale pour les migrations (OIM) pour le retour volontaire au pays, YANCOUBA BADJI engage à Goudomp la construction d'un centre



culturel qu'il nomme TILO KOTO - DIAMORAL (Sous le soleil - La paix, respectivement en mandingue et diola). Ce lieu accueillera artistes, formations, événements, ateliers...

L'artiste obtient également le soutien de la fondation La Ferthé sous l'égide de la fondation de France et une aide du cabinet d'architecture Vmcf atelier.

Aujourd'hui, il est accompagné dans sa démarche artistique par la commissaire d'exposition et critique d'art Marie Deparis-Yafil. Ils se sont rencontrés à Saint-Louis-du-Sénégal. En octobre 2019, il obtient un visa Talent. Depuis YANCOUBA BADJI expose son travail dans des centres d'art contemporain et continue à réunir des fonds pour son projet en Casamance. Il accompagne les projections de TILO KOTO et les débats autour du film.

L'HOMME QUI SORT DE L'EAU, Yancouba Badji, huile sur toile, 73 x 92 cm, 2020.

EXPOSITIONS SOLO

LIKE A BIRD IN THE SKY, Galerie d'art Maison Suet, Apt, 9 novembre-4 décembre 2021

LAPA LAPA, Polydôme-La coopérative de mai, 21e rendez-vous du Carnet de voyage, Clermont-Ferrand, 19-21 novembre 2021

TILO KOTO, Le Médiastère, Festival Musiques Nomades, Grenoble, décembre 2019

EXPOSITIONS COLLECTIVES

LÀ OÙ EST LA MER, saison Africa 2020-2021, CAC La Passerelle, Brest, commissariat Armelle Malvoisin, 11 juin 2020-11 juillet 2021

LE GRAND TOUR, CAC H2M, Bourg-en-Bresse, commissariat Marie Deparis-Yafil, juin 2020- juillet 2021

ART CONTEMPORAIN AFRICAIN, galerie Piasa, Paris, 7 novembre 2019



1. Noms par lequel les Voyageurs se définissent. Jamais ils ne se désignent comme «migrants» ou «clandestins».

2. Mot utilisé pour la mise à l'eau des bateaux gonflables.

LES RÉALISATRICES



SOPHIE BACHELIER
www.sophiebachelier.com

Auteure-réalisatrice, Sophie Bachelier vit entre Paris et la Casamance. Elle s'intéresse aux thématiques de l'émigration, de l'exil, de la mémoire, aux destins singuliers bouleversés par l'histoire collective qu'elle tente de restituer depuis plusieurs années sous différentes formes narratives. Sa trilogie documentaire, tournée sur le continent africain, dit l'émigration clandestine du point de vue de celles qui restent, **Mbëkk Mi, le souffle de l'océan**¹, de ceux qui sont en chemin, **Choucha, une insoudable indifférence**², et de ceux qui rentrent au pays, **Tilo Koto**. En 2017-18, la Biennale de Venise, puis l'Institut français à Saint-Louis-du-Sénégal, exposent sa série **Rejected**, 12 portraits vidéo d'une minute, filmée dans le camp de Choucha en Tunisie. Son travail la pousse aujourd'hui à expérimenter la fiction.

« *Le film Tilo Koto est la somme d'une histoire, la mienne, à la croisée d'autres histoires, d'autres expériences qui, au fil du temps, des rencontres, des territoires parcourus, m'a profondément modifiée, a transformé mon regard sur le monde. Les films que je fabrique me dépassent en fabriquant de l'événement et du possible avec celles et ceux que je filme, puis avec les spectateurs. C'est un cinéma qui s'écrit en se faisant, en s'expérimentant. Tilo Koto n'aurait donc pas existé sans ces expériences préalables qui se sont essentiellement déroulées sur trois territoires communs, l'Afrique - particulièrement la Tunisie et le Sénégal - , l'ethnologie et l'image.* »



VALÉRIE MALEK

Auteure-réalisatrice, Valérie Malek vit dans le Finistère, en Bretagne. Ses films documentaires et son œuvre vidéographique (exposée dans des centres d'art) s'attachent au portrait, au lien familial, au souvenir réactivé par des rituels comme les déjeuners entre la réalisatrice et sa grand-mère originaire d'Algérie (**Les Vendredis**). A travers l'histoire de lieux, la vie de communautés, elle questionne la perception de l'art en milieu rural (**Une Œuvre dans mon salon**), les traumatismes engendrés par la destruction de cabanons (**Ma Cabane au paradis**) ou d'anciens logements ouvriers (**Itinéraire à l'Iroise**). Durant près de quinze ans, elle séjourne au Moyen-Orient, notamment au cœur de la société jordanienne. Elle questionne les points de vue occidentaux sur la culture musulmane (**Corps et Voiles**) et les transformations radicales de la société. En 2017, elle fait le portrait sur un mode intime d'une jeune architecte palestinienne qui veut réhabiliter un camp de réfugiés (**Un Autre monde dans tes yeux**). Ce film affirme la nécessité de l'utopie pour sortir des impasses politiques et la transmutation d'un passé empreint de douleur en une force.

1. Mention spéciale du jury Anna Politkovskaïa du meilleur documentaire long-métrage du Film de Femmes de Créteil, 2013.

2. Prix du meilleur moyen-métrage documentaire du Festival Vues d'Afrique, Montréal, 2016.

FESTIVALS

2021

- Festival des Cinémas d'Afrique du pays d'Apt (FCAPA)**, 22-28 janvier
- 10^e Festival Louxor du film africain (LAFF)**, **MENTION SPÉCIALE**. Le Caire, Egypte, 12 -18 mars
- Curieux Voyageurs, GRAND PRIX DU JURY**, Saint-Etienne, 19 - 21 mars
- Festival TRACES Images Migrantes**, Lyon, 27 octobre
- 21^e Rendez-vous du Carnet de Voyage**, Clermont-Ferrand, 19-21 novembre
- Résistances**, Clamecy, 25 novembre
- Migrant'scène La Cimade**, Cahors, Prayssac, Gourdon 18-21 novembre

2020

- 42^e Festival international de Films de Femmes (AFIFF)**, Créteil, mars
- 36^e Vues d'Afrique**, Montréal, Canada, avril
- Africlap**, Toulouse, août
- 40^e Festival international du film d'Amiens (FIFAM)**, carte blanche à Rachid Bouchareb, 13-21 novembre
- 20^e Festival Lumières d'Afrique**, Besançon, novembre
- Festival Interférences, PRIX DU PUBLIC**, Lyon, 4 -14 novembre
- 30^e Festival International du film d'Éducation**, Évreux, 28 novembre-5 décembre
- L'Afrique fait son cinéma**, Paris, 9-13 décembre

2019

- Visions d'exil, musée de l'Histoire de l'immigration**, Paris, novembre
- 10^e Festival international du cinéma d'Alger (FICA)**, 7-14 novembre
- Festival Gorée Cinéma**, Sénégal, novembre
- Migrant'Scène, Festival La Cimade**, Grenoble, décembre

INTERVIEW

« SAUVER UNE ÂME, C'EST COMME SAUVER L'HUMANITÉ »

**Entretien avec Sophie Bachelier et Yancouba Badji
Propos recueillis par Danielle Bellini**

Il s'appelle Yancouba Badji, il a tenté à quatre reprises de traverser clandestinement la Méditerranée pour rejoindre l'Europe. Alors qu'il s'apprêtait à une nouvelle traversée, il se ravisa et parvint à retourner dans son village, en Casamance, investi d'une mission pour les siens. Sophie Bachelier est réalisatrice de documentaires. Elle s'intéresse aux destins singuliers, et travaille sur la mémoire, l'errance, l'exil. Nous les avons rencontrés ensemble à Paris. Ils nous ont parlé de leurs parcours, de leur rencontre et du documentaire *Tilo Koto* réalisé par Sophie Bachelier et Valérie Malek. Un film qui retrace le parcours sensible et atypique de Yancouba Badji, et qui a été récompensé par le Prix du Public au Festival Interférences 2020 de Lyon.

L'Observatoire – Yancouba, vous êtes originaire de Casamance et vous aviez décidé de quitter votre pays. Dans quelles conditions votre départ s'était-il décidé ?

Y. Badji – Je suis artiste peintre et climatien. J'ai 42 ans et je viens de la Casamance, au sud du Sénégal. Lorsqu'il y a eu la guerre au Sénégal, je suis parti me réfugier dans le pays voisin, la Gambie. Mais là non plus, il n'y avait pas de stabilité. C'était une dictature, et j'ai dû prendre la route clandestine pour rejoindre l'Europe en 2016. Je suis passé par le Mali, le Niger, le Burkina Faso et enfin la Libye. De là, j'ai tenté quatre fois de traverser la Méditerranée et ce fut quatre échecs.

La quatrième fois, j'ai été arrêté par la marine tunisienne dans les eaux internationales et conduit au Centre Al Hamdi de Médenine au sud de la Tunisie. Nous y étions parqués. Nous avions peur de sortir. Nous n'étions pas en sécurité. Le moindre conflit tournait au drame car nous n'étions pas acceptés par la population.

L'Observatoire – Sophie Bachelier, les questions de la migration, du voyage clandestin, de la séparation sont les thèmes que vous explorez dans vos documentaires. Comment en êtes-vous arrivée à privilégier ces thématiques ?

S. Bachelier – En 2005, j'ai travaillé comme monteuse sur le film *Le Piège* de Djamel Benramdane. En découvrant les rushes, j'ai été choquée. Ces gens venus de l'Afrique de l'Ouest étaient piégés au Maghreb depuis des années sans pouvoir parvenir en Europe ni rentrer chez eux.

Ils étaient déjà, à l'époque, victimes de chasse à l'homme noir dans le désert de Tamanrasset. Une phrase de mon ami cinéaste Félix Samba N'Diaye tournait dans ma tête : « C'est tout le sang de notre jeunesse qui part se diluer dans l'océan, il n'y a ni la guerre, ni la famine au Sénégal, c'est bien plus complexe ! »

En 2010, je décidai de partir au Sénégal à la recherche de cette complexité et de m'adresser aux femmes parce qu'elles

me semblaient être les premières concernées par ces tragédies. C'est ainsi que le film *Mbëkk mi* est né. Sur place, chacune des femmes que je rencontrais était en effet touchée par la question de l'émigration clandestine, par le *Mbëkk mi*, comme elles l'appellent en wolof. Elles avaient toutes un fils, un mari, un frère, disparu, mort ou enfermé en Espagne. Ces femmes, qui les écoutait ? C'était à elles que je souhaitais donner la parole. Ce qui ressort des dix témoignages du film, c'est que ce *Mbëkk mi*, cette émigration clandestine, n'a fait que les appauvrir. Elles ont perdu leur argent mais aussi leurs fils, leurs frères, leurs maris.

L'Observatoire – Sophie Bachelier, Yancouba Badji, comment vous êtes-vous rencontrés ? Dans quelles circonstances ?

S. B. – Avec Valérie Malek, ma coréalisatrice, nous sommes parties à Médenine au centre Al Hamdi, averties par son directeur, le Docteur Mongi Slim, que toutes les personnes revenant

“La peinture était pour moi une manière de faire comprendre ce que je n'avais plus la force de dire avec des mots.”

de Libye avaient des témoignages de plus en plus durs. Nous avons réalisé de nombreux entretiens pendant notre repérage en août 2017. C'est là que nous avons rencontré Yancouba Badji. À notre retour en France, nous avons trouvé son récit particulièrement fort et avons décidé d'axer la narration sur son seul personnage. Nous lui avons demandé par téléphone s'il était d'accord. Il a ainsi accepté de nous attendre, lui qui avait projeté de repartir par le Maroc et l'Algérie, mais ça nous ne le savions pas encore ! Il fallait nous dépêcher de revenir, car nous risquions de ne pas le retrouver au Centre. Mais, il a tenu parole, il nous a attendues !

Y. B. – Quand on s'est rencontrés Sophie, Valérie et moi, c'était une période où j'étais en colère, je ne voulais plus faire d'entretiens, avec personne. J'avais déjà eu des entretiens avec des journalistes qui venaient d'un peu partout. Je pensais que notre message était assez clair mais qu'il n'était pas entendu, et cela ne changeait en rien notre situation. Avec Sophie et Valérie, j'ai accepté l'interview, me disant que ce serait la toute dernière fois. Après leur départ, on est restés en contact, on s'est appelés, on s'est écrit. Et un jour, elles m'ont appelé pour me dire qu'elles voulaient faire un sujet sur moi. J'ai accepté. Je les ai attendues, j'ai tenu le coup jusqu'à ce qu'elles reviennent, en novembre, et on a fait le film ensemble. Elles m'ont demandé ce que je voulais qu'elles me rapportent de France. Je leur ai répondu que je voulais bien des tubes de peinture et des pinceaux. Et de la toile si possible.

L'Observatoire – Vous avez travaillé ensemble sur le film, qu'est-ce que cela a produit chez vous ?

Y. B. – Travailler ensemble m'a beaucoup aidé. Avant de connaître Sophie et Valérie, j'étais triste, je ne sortais pas. Sur les murs blancs de ma chambre sont apparus des personnages. Ça a créé un problème au Centre. La dame qui venait nettoyer le matin n'était pas contente, elle disait avec une grimace : « Lui, il crayonne partout ! »

Sophie et Valérie ont tenu parole, elles m'ont apporté tubes de peinture et toiles, mais avec le tournage qui nous prenait toute la journée, je n'avais pas le temps de peindre ! C'est seulement lorsqu'elles sont reparties en France, un mois après, que j'ai commencé à peindre et à leur envoyer des petites photos par WhatsApp. Elles ont trouvé mon travail intéressant et Sophie est revenue en Tunisie pour me filmer. La peinture était pour moi une manière de faire comprendre ce que je n'avais plus la force de dire avec des mots.

J'avais pour obsession de laisser des traces de ce que mes camarades et moi avions vécu de terrible durant ce parcours. À ce moment-là, seule la peinture le pouvait.

L'Observatoire – Avant le voyage, dans votre village, vous peigniez ?

Y. B. – Oui, la peinture est une passion de longue date. À 13 ans, en Casamance, je fréquentais un frère peintre, Gnily. C'était quelqu'un d'un peu décalé, un peu fou. Je suis toujours copain avec des décalés, je m'entends bien avec eux ; tout le monde le fuyait

mais moi j'étais son ami. C'est grâce à lui que je me suis intéressé à la peinture, à l'art. Ça ne plaisait pas du tout à ma grand-mère qui vient d'une famille religieuse, musulmane, peule. Elle m'empêchait de peindre, elle disait : « Tous ces bonhommes, il ne faut pas leur donner une âme, c'est dangereux ! » J'obéissais, mais de temps en temps, je partais quand même chez mon ami Gnily.

Lorsque j'ai repris la peinture, en Tunisie, je me suis dit qu'après ce que je venais de vivre, c'était le moment de dire mes colères, mes maux. Je me suis lancé à fond dans la peinture. Grand-mère n'étant plus là, personne ne pouvait plus s'y opposer.

L'Observatoire – La rencontre avec les réalisatrices, puis la peinture, a modifié votre projet de voyage clandestin ?

Y. B. – Lorsque Sophie est revenue nous filmer, moi et mes pinceaux, j'ai pris ma décision : il était temps de rentrer en Casamance et de cesser ce voyage absurde. Le retour s'est organisé avec l'OIM (Organisation internationale pour les migrations). La volonté de rentrer au pays vient du film. J'ai été interviewé, j'ai raconté, j'ai été écouté, j'ai réfléchi... L'urgence pour moi a été de transmettre à mes frères encore au pays les atrocités que j'avais vécues. Je ne voulais pas qu'ils tombent dans les mêmes pièges de cette traite internationale.

L'Observatoire – Quel était votre projet Yancouba ?

Y. B. – Après le tournage, mon projet était de rentrer au village, de dire la vérité à propos de cette route clandestine. À qui veut l'entendre. Parce qu'à un moment donné, il faut prendre ses responsabilités. Sauver une âme, c'est comme sauver l'humanité. Car moi, si j'avais été informé de ce qui m'attendait, jamais je ne serais allé en Libye. Mais chez

nous, toutes les familles n'ont pas la télévision, dans certains villages il n'y a même pas l'électricité. La plupart des jeunes qui perdent la vie en Méditerranée viennent de familles précaires, même si on trouve aussi sur le chemin quelques intellectuels qui n'ont pas trouvé de travail. La famille vend quelques moutons, quelques chèvres, pour permettre au fils de voyager. Si ce fils se fait kidnapper sur la route, les familles doivent envoyer de l'argent pour le libérer, et cela n'en finit pas. Non seulement les jeunes n'arrivent pas à destination, ils meurent ou se retrouvent enfermés dans des camps, mais en plus, la précarité des familles s'aggrave. Ça n'a plus aucun sens.

L'Observatoire – Une fois sur place, vous avez donc décidé de transmettre cette réalité ?

Y. B. – Je n'arrêtai pas de parler aux jeunes de mon parcours, de leur dire « je n'ai pas honte de revenir chez moi ». C'est la peur, la guerre, l'instabilité de la région qui nous ont fait fuir le pays. Mais aujourd'hui nous pouvons construire chez nous. Je dois partager mon histoire pour que les jeunes sachent ce qui les attend, et qu'ils le sachent avant de partir en sac à dos pour l'Europe. L'OIM m'a aidé à rentrer dans mon pays et m'a aussi donné une somme d'argent. Avec cet argent, le soutien de Sophie et Valérie, l'aide de la *Fondation la Ferthé* et de l'Atelier VMCF à Paris qu'elles avaient activée, j'ai commencé à construire un lieu culturel pour la jeunesse sur le terrain que nous avait laissé notre père.

On est arrivés à construire les murs et à poser un toit. On espère bien que, dans deux ou trois ans, ce sera terminé. Ça fera du bien à la jeunesse. Elle y trouvera des renseignements culturels, mais aussi des informations justes sur les dangers de la route. Nous avons besoin, au pays, de la force de notre jeunesse. Elle est précieuse, on ne doit pas la perdre.

L'Observatoire – Vous mettez beaucoup d'espoirs dans ce projet ?

Y. B. – Le but est de sauver des vies. Parce qu'en Afrique, c'est comme si de rien n'était. Les médias, ça ne les intéresse pas car c'est politique. En tant qu'artiste, je me sens aujourd'hui responsable. Nous devons dire « non » à ce système qui prend tant d'ampleur, qui dure maintenant depuis trop longtemps. Il faut se poser la question : à qui profite le crime pour qu'on laisse faire ainsi ?

Ces routes clandestines sont tenues par des mafias internationales. Il y a beaucoup d'argent en jeu. On nous désigne comme des migrants, je n'aime pas ce mot. Nous sommes avant tout des êtres humains. Entre nous, nous nous nommons *voyageurs* ou *camarades*, jamais *migrants*. Il existe une grande solidarité entre ceux qui ont fait la traversée. On peut dire que c'est devenu la famille, quelle que soit notre nationalité, quel que soit le pays où l'on a atterri. Certains ont perdu la vie, d'autres sont encore dans les camps en Libye, en Tunisie, ou quelque part au Maghreb, et j'en profite pour leur rendre hommage ici. D'autres sont en France, mais n'ont ni papiers, ni travail, ni rien. C'est très dur, vu ce qu'on a vécu. Toute ma vie, mon combat se fera avec des couleurs. Je dénoncerai l'injustice et je soutiendrai ceux qui ont mal et ne savent pas où aller. Je veillerai à ce qu'on les entende, qu'on ne les oublie pas. Je dirai notre colère.

L'Observatoire – Le monde est régi par les politiques, mais les artistes ont toute leur place dans la société. Selon vous, ont-ils aussi les moyens de transformer le monde ?

Y. B. – Bien sûr que oui ! Pas mal d'artistes aujourd'hui disent « non », que ce soient des peintres, des musiciens... Dans tous les secteurs culturels, les

Y. B. – Ma force, mon arme, ce sont mes pinceaux. Je vais bombarder les politiciens avec mes pinceaux, les tacher avec mes couleurs, jusqu'à ma dernière heure, jusqu'à ma dernière seconde. Je ne veux plus de la guerre, de la violence, qui n'apportent que souffrance. Mes armes sont mes pinceaux et mes couleurs. Mes tableaux, même s'ils ne me permettent pas encore de gagner ma vie, ils sont ce qui me fait du bien aujourd'hui. Dire « non ça ne va pas », je peux le dire avec ma peinture. Ça me sauve la vie, ça me lave le cerveau, c'est pour ça que je m'engage tous les jours, que je consacre du temps à ma peinture. C'est grâce à elle que je vis, que je partage. Quel bonheur quand je vois que je touche ceux qui regardent mes œuvres ! Cela me sauve. Tous les jours, on entend qu'il y a des morts. Même si c'est une seule personne, ce n'est pas normal. Les questions les plus importantes à résoudre sont humaines. Tous les leaders devraient s'intéresser à l'humain. On attend d'eux de stabiliser cette jeunesse qui, dans nos pays, n'a ni le droit à l'éducation, ni le droit à la santé. C'est pourtant une jeunesse ambitieuse, mais elle a si peu de moyens pour se structurer ! Ce problème doit être résolu, nos leaders doivent prendre conscience de cette jeunesse qui étouffe.

L'Observatoire – Votre action concrète, c'est ce centre culturel et puis votre peinture. On peut dire que votre art est votre arme ?

“Entre nous, nous nous nommons *voyageurs* ou *camarades*, jamais *migrants*.”

artistes agissent et n'ont pas peur. Notre rôle et notre combat dans la société, c'est de pouvoir donner la parole aux gens qui n'ont pas de voix, aux familles qui n'ont pas de voix.

L'Observatoire – Vous menez ce combat et vous dites « nous », vous appartenez à une communauté de « combattants » ?

Y. B. – Si je dis « nous », c'est parce que ce n'est pas un combat personnel. C'est le combat d'une famille en moi. Je ne me bats pas pour moi, je me bats pour les autres. Je passerai ma vie aux côtés des plus démunis, des plus précaires. Les malades, les décalés, tous mes camarades de route, voilà ma famille. Ce n'est pas important de savoir si la personne vient de la Côte d'Ivoire, du Sénégal ou de la Gambie. Ce qui me révolte et me fait souffrir, c'est cette jeunesse qui fout le camp, qui prend des risques, à la recherche d'une vie meilleure, qu'elle pourrait avoir chez elle si les politiques géraient mieux le pays et se préoccupaient davantage de nous.

L'Observatoire – Ce cri, ces espoirs, ce projet, Sophie vous les restituez dans le film. A-t-il été projeté en Casamance ?

S. B. – Oui, dès qu'on a pu, même si le film n'était pas terminé, on a projeté une petite séquence sur la Tunisie dans les villages proches de chez Yancouba. On a été touchés par le témoignage d'un père qui avait organisé le voyage de son fils vers la Libye. Après la séance, il est venu voir Yancouba pour lui dire qu'il abandonnait ce projet de voyage pour son fils. C'était magnifique pour nous tous.

L'Observatoire – Votre film a-t-il été diffusé ? Quelles ont été les réactions ?

S. B. – Le film est sélectionné dans de nombreux festivals en France et à l'international. Je suis étonnée de la réaction des gens quand ils voient le

film. Ils sont très émus, ils ne savaient pas à quel point c'est horrible. Je pense qu'il y a aussi une forme de déni, parce qu'on ne veut pas voir. C'est un déni que je constate aussi bien en Europe – sauf dans les milieux militants, évidemment – qu'en Afrique, au Sénégal par exemple. Il y a aussi pas mal de familles qui sont dans le déni, parce que c'est trop dur. C'est leur rêve qui s'écroule.

L'Observatoire – Quels sont vos projets à présent ?

S. B. – J'aimerais que les films soient diffusés, que l'on puisse montrer les œuvres de Yancouba, organiser des tables rondes. Nous avons besoin de partager nos expériences, d'échanger. Je souhaite aussi que le centre culturel devienne opérationnel, chez lui, à Goudomp en Casamance ; que les jeunes puissent venir s'y ressourcer, apprendre, échanger en toute ouverture d'esprit. Des artistes pourraient aller visiter la Casamance, puis y rester en résidence avec les jeunes... Nous sommes en train de monter des projets, même si le centre culturel n'est pas encore terminé. Nous cherchons des fonds. Là-bas, les jeunes se sont déjà emparés de l'idée. Ils la concrétisent déjà à leur manière par des actions partagées au niveau du quartier.

*Entretien avec Sophie Bachelier
Réalisateur
et Yancouba Badji
Artiste*

*Propos recueillis par Danielle Bellini
Docteure en sociologie,
maître de conférences
associée à l'institut Humanités,
Sciences et Sociétés
(Paris 7 Diderot)*

Filmographie :

Sophie Bachelier termine une trilogie documentaire autour des thématiques de l'exil, des migrations et du racisme. Chacun de ces trois films raconte l'émigration d'un point de vue particulier :

Mbèkk mi, le souffle de l'océan, du point de vue des femmes restées au pays quand les hommes l'ont quitté (mention spéciale du jury Anna Politkovskaya du Festival international de films de femmes de Créteil, 2013).

Choucha, une insoudable indifférence, coréalisé avec Djibril Diallo, du point de vue de ceux qui sont en chemin pour quitter le pays (prix du meilleur moyen-métrage du festival Vues d'Afrique à Montréal, 2016).

Tilo Koto, coréalisé avec Valérie Malek (2019), du point de vue de ceux qui sont retournés au pays (prix du public au festival Interférences de Lyon 2020), coproduit par 3B productions et Damu et d'eau fraîche production.

FICHE TECHNIQUE

TITRE : TILO KOTO
Long métrage documentaire

RÉALISATION : Sophie Bachelier et Valérie Malek

IMAGE : Sophie Bachelier

SON : Valérie Malek

IMAGE ADDITIONNELLE :
Jean-François Mousseau

SON ADDITIONNEL : Mahmoud Jemni

MONTAGE : Elif Uluengin

MIXAGE : Julien Perez

MUSIQUE ORIGINALE : Eric Neveux

MUSIQUES ADDITIONNELLES : Jean Paul Mendy
dit JAY, Fafadi

DURÉE : 67 minutes

SON - Stéréo

FORMAT DE TOURNAGE : 16/9 HD

FORMAT DE DIFFUSION : 16/9 HD

PAYS DE TOURNAGE : Tunisie (Médenine, Zarzis) et
Sénégal (Goudomp en Casamance)

LANGUES PARLÉES : mandingue, français, anglais

SOUSS-TITRES : français, anglais

COPRODUCTION : Rachid Bouchareb
3B PRODUCTIONS et Sophie Bachelier
DAMU ET D'EAU FRAÎCHE PRODUCTION.

CONTACT

DISTRIBUTION

Adrien Gravosqui
La Vingt-Cinquième Heure
Distribution
adrien@25eheure.com
06 40 88 46 56

PRESSE

Isabelle Buron
IB PRESSE
isabelle.buron@outlook.fr
06 12 62 49 23